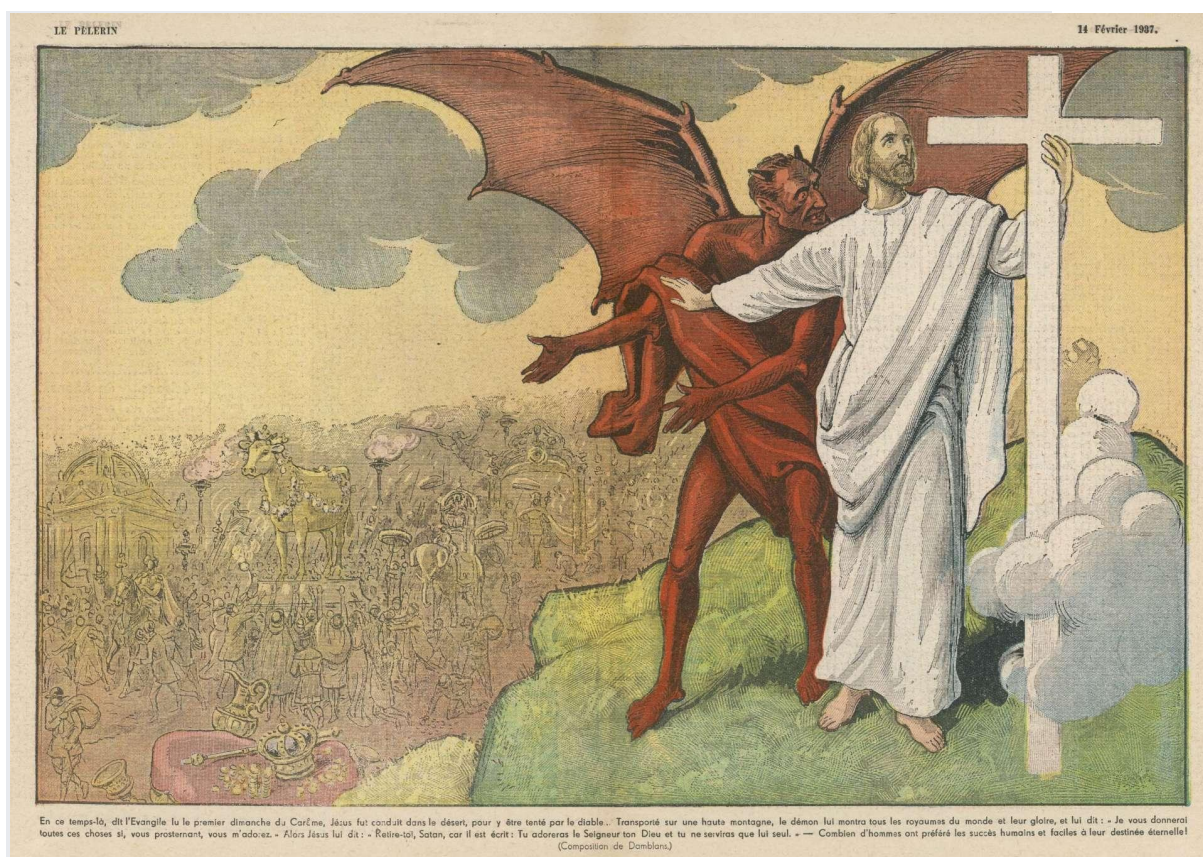


Le diable existe-t-il ? Malaise catholique sur la question

Le carême débute ce mercredi 22 février. Ce temps liturgique d'une durée de quarante jours fait notamment écho, pour les chrétiens, au séjour de Jésus dans le désert. Cet épisode relaté par les Evangiles est l'un des rares à mettre en scène le diable, figure qui fait l'objet de nombreuses controverses au sein de l'Eglise catholique.

Par [Bénédicte Lutaud](#) une journaliste du [Figaro](#) (avec Gaétan Supertino), publié ce mercredi des Cendres 22 février 2023 dans [Le Monde des religions](#).



Le diable est souvent représenté rouge, cornu et ailé. MARY EVANS PICTURE LIBRARY / PHOTONONSTOP

La scène, relatée par trois des quatre Evangiles (Marc, Matthieu et Luc), se déroule juste après le baptême du Christ. Retiré dans le désert après quarante jours de jeûne, Jésus rencontre le diable, dans un épisode que la tradition qualifiera de « tentation du Christ ». Satan multiplie alors les suggestions – transformer des pierres en pain, sauter dans le vide pour voir si Dieu le sauve, obtenir le pouvoir sur tous les royaumes du monde en échange de son allégeance – et Jésus les refuse. « *Après l'avoir tenté de toutes ces manières, le diable s'éloigna de lui jusqu'à un moment favorable* », conclut Luc, énigmatique.

Mais quel est le sens de cet épisode, central durant la liturgie du carême ? Le diable existe-t-il vraiment, ou n'est-ce qu'un symbole ? Des siècles de controverses théologiques n'ont pas suffi à épuiser cette question. Même au sein de l'Eglise catholique, dont les dogmes sont pourtant fixés et centralisés par Rome, le débat n'a jamais été totalement tranché.

« *Nous avons créé des figures symboliques, comme le diable, pour exprimer le mal* », déclarait par exemple au quotidien espagnol *El Mundo*, le 31 mai 2017, le père Arturo Sosa, alors fraîchement nommé supérieur de la Compagnie de Jésus. « *Les symboles font partie de la réalité, et le diable existe en tant que réalité symbolique et non en tant que réalité personnelle* », réitérait-il en août 2019, dans une interview à l'hebdomadaire catholique italien *Tempi*.

Le diable, un symbole ?

Les propos du « pape noir » – nom habituellement donné au supérieur des jésuites en raison de son pouvoir ecclésial – ont à chaque fois suscité une levée de boucliers dans les milieux cléricaux. Il faut dire que sa vision s'oppose à celle d'un autre jésuite, et pas des moindres : le pape François.

François met régulièrement en garde contre « *Satan* » et la « *puissance des ténèbres* ». Le 30 octobre 2014, il lançait ainsi : « *A cette génération, et tant d'autres, on a fait croire que le diable est un mythe, une image, une idée, l'idée du mal. Mais le diable existe, et nous devons lutter contre lui. C'est ce que dit saint Paul, ce n'est pas moi qui le dis. Mais, nous n'en sommes pas vraiment convaincus.* »

Plus récemment, le pape a suscité une vive polémique avec une phrase pouvant laisser entendre que le diable est responsable des violences sexuelles dans l'Eglise, et non directement les prêtres concernés. « *Dans les abus, nous voyons la main du mal qui n'épargne même pas l'innocence des enfants[...] La personne consacrée, choisie par Dieu pour guider les âmes vers le salut, se laisse asservir par sa propre fragilité humaine, ou sa propre maladie, devenant ainsi un instrument de Satan* », déclarait-il au Vatican, en février 2019.

Si le pape François n'a pas réagi publiquement aux propos du père Sosa, d'autres se sont chargés de le faire pour lui. « *La véritable existence du diable, en tant que sujet personnel qui pense et agit et qui a choisi la rébellion contre Dieu, est une vérité de la foi qui a toujours fait partie de la doctrine chrétienne* », rétorquait ainsi l'Association internationale des exorcistes – structure reconnue par le Vatican – dans un communiqué, en août 2019.

Ambiguïtés romaines

En réalité, la position de Rome reste ambiguë. Le diable ne figure pas dans le Credo. Et l'Eglise n'a jamais considéré l'existence de Satan comme un dogme, au sens strict du terme. Pourtant, plusieurs de ses textes ou déclarations prêtent à croire le contraire. Ainsi, le IV^e concile du Latran, au XIII^e siècle, affirme que « *le diable et les autres démons ont été créés par Dieu naturellement bons, mais ce sont eux qui d'eux-mêmes se sont rendus mauvais ; quant à l'homme, il a péché à l'instigation du diable* ».

Pour Benoît XVI, « le diable est une présence mystérieuse, mais réelle »

En 1975, un long texte intitulé « Foi chrétienne et démonologie », publié par la Congrégation pour la doctrine de la foi, souligne l'existence de « *Satan et de ses démons* », tout en admettant que, au cours des siècles, celle-ci « *n'a jamais fait l'objet d'une affirmation explicite de son magistère* » ! Le catéchisme de l'Eglise catholique (1992), prudent, évoque la faute de « *nos premiers parents* », poussés par « *une voix séductrice, opposée à Dieu* », ajoutant que « *l'Ecriture et la tradition de l'Eglise voient en cet être un ange déchu, appelé Satan ou diable* ».

Si l'épisode du désert est l'un des seuls à vraiment le mettre en scène, le « Prince des ténèbres », ou encore « Prince de ce monde », est très souvent cité dans le Nouveau Testament : on y trouve 34 fois le nom de Satan, 36 fois celui du diable et 55 fois le mot « démon ». Jésus pratique lui-même des exorcismes pour chasser des « *esprits mauvais et impurs* ». Mais, pour beaucoup d'exégètes, le Christ libérait en réalité des malades d'obsessions purement psychiques, et les réintérait ainsi dans la société, qui ne voyait plus en eux des porteurs du Malin.

Même le cardinal Ratzinger, futur pape Benoît XVI et grand théologien, semble avoir hésité. En 1973, il écrivait que le diable était une « *non-personne (ou l'anti-personne), la désintégration, la ruine de l'être personne, et c'est pourquoi il est caractéristique de sa nature de se présenter sans visage* ». Mais, en 1985, il revient sur cette affirmation dans son livre *Entretien sur la foi* (Fayard) : « *Quoique en disent certains théologiens superficiels, le diable est, pour la foi chrétienne, une présence mystérieuse, mais bien réelle, personnelle (nous soulignons) et pas seulement symbolique* ».

Le diable n'est pas un « dieu mauvais »

Face à tous ces débats, certains appellent l'Eglise à se ressaisir de la figure du diable, pour la redéfinir avec des mots d'aujourd'hui. « *La théologie aurait besoin de revenir sur ce diviseur, cet accusateur afin de nous expliquer clairement ce que c'est* », estime ainsi le père Matthieu Jasseron, l'un des prêtres les plus influents sur les réseaux sociaux (*La Croix*, février 2023). Avant de donner sa propre vision : « *Le mal ne vient pas de l'extérieur du corps de l'homme mais "de ce qui sort de son cœur", disait Jésus... Il me semble que laisser entendre que le diable serait seulement quelque chose d'extérieur à nous, qui viendrait annihiler notre liberté ne serait pas faire honneur à la création que Dieu a réalisée en l'homme.* »

« L’Eglise catholique a toujours été très discrète sur le diable, car elle craint cette interprétation selon laquelle il y aurait un Dieu bon et un Dieu mauvais, et que le diable serait un Dieu mauvais, équivalent au Dieu bon », avançait pour sa part le père Bernard Sesboué, éminent théologien (Le Monde des religions, août 2017). L’Eglise insiste donc sur cette idée d’un ange déchu : ainsi, le diable n’est plus un « Dieu mauvais », aussi fort que le « Dieu bon », mais une sorte d’intrus.

C’est en outre une manière de souligner que toute créature de Dieu est créée intelligente et libre, libre de choisir entre le bien et le mal. Lui-même jésuite, le père Sesboué n’était en rien choqué par les propos de son supérieur : *« Il n’y a pas d’opposition entre figure symbolique et existence. Le symbole peut exister. A mon avis, le diable existe. Mais c’est la représentation qu’on s’en donne qui pose problème. Qu’il y ait un mystère du mal qui s’origine dans un “non” radical à Dieu, oui. Mais le diable rouge, cornu, avec le feu... restons en dehors de tout cela ! En tout cas, ce principe du mal est un principe second, créé, et non un principe égal à Dieu. »*

Pour le jésuite, il était bon que le mystère demeure : *« Devant cette ambiguïté, il faut aussi apprendre à rester dans une certaine incertitude... »* Et faire ainsi preuve d’humilité.

Cet article a initialement été publié en août 2017 dans le « Monde des religions » n° 85, réactualisé le 17 février 2023.

Bénédicte Lutaud (avec Gaétan Supertino)